

# Chapitre 1

**1<sup>er</sup> septembre**

Tout était sombre. Ce grand bâtiment aux allures industrielles déserté et cette salle vide étaient tout simplement sinistres. Le jour osait à peine percer à travers les rideaux tirés et dans la moiteur de cette fin d'été flottait un parfum de vacances inachevées. Presque à tâtons dans la pénombre, je m'avançai doucement vers cette immense table et tirai du bout des doigts une petite chaise au bois défraîchi. Quand je m'assis, la chaise grinça et me fit sursauter. Tout était silencieux. La réunion d'information du nouveau personnel ne semblait pas déplacer les foules.

Edu'Mag, célèbre magazine lillois dédié à l'éducation et à la formation, avait du mal à recruter. La grève générale, deux ans plus tôt, lui avait fait mauvaise presse. Cette rentrée journalistique s'annonçait donc mortellement ennuyeuse... Seule, mal à l'aise, n'ayant

pour occupation que l'observation de vieilles peintures accrochées au mur sans soin, l'attente ne me paraissait que plus longue.

Dix heures et toujours pas une âme qui vive. Mes yeux avaient déjà fait cent fois le tour de la pièce et je commençais à croire à une mauvaise plaisanterie. Je préparais mentalement ma fuite et m'apprêtais à me lever pour traverser à nouveau le long couloir étrié qui m'avait amenée jusqu'ici une heure plus tôt quand des bruits de pas vinrent enfin faire retentir l'heure de la délivrance.

Deux, trois, puis quatre personnes entrèrent, hésitantes, visiblement surprises par ma présence. La salle se remplit finalement peu à peu, chacun se forçant à amorcer la conversation pour rompre le silence gênant, et c'est dans cette atmosphère plus légère que le Grand Patron – que la carrure imposante et l'air bourru et froid rendaient d'emblée peu sympathique – débarqua.

— Commençons, lâcha-t-il sans nous saluer et sans la moindre excuse pour son arrivée tardive.

Il s'assit, pour se relever aussitôt, et marcha d'un pas lourd jusqu'à l'interrupteur, que nul n'avait osé allumer. Une lumière blanche jaillit et nous aveugla un instant. Les visages s'éclairèrent et tout devint soudainement beaucoup plus réel. L'angoisse du premier jour de travail pouvait se lire dans tous les regards, un stress

paralysant envahissait les journalistes fraîchement diplômés et encore néophytes que nous étions.

Trop affairé à lisser de la main les plis de son veston, le patron ne remarquait même pas qu'il se tenait face à une salle apeurée. C'était pourtant flagrant. Devant moi, un jeune homme à la barbe naissante masquait difficilement ses tremblements. À sa droite, une femme élancée peinait à afficher un sourire détendu et deux chaises plus loin, une autre femme aux épaules rentrées essayait tant bien que mal de garder la tête relevée. La réputation du patron l'avait précédé, personne ici n'ignorait le manque d'humanité et les accès de colère qui le caractérisaient. Mais nous savions tous aussi qu'intégrer ce grand magazine d'information serait un bon tremplin, quitte à accepter les conditions de travail qui vingt-quatre mois auparavant avaient conduit l'ensemble des salariés à manifester. Nous étions douze compagnons de galère, prêts à nous serrer les coudes et à mener une lutte acharnée pour devenir des journalistes aguerris. Douze vies pour un seul et même but de réussite. Douze noms qui sortiraient peut-être un jour de l'anonymat.

Midi. Après le long monologue d'une hiérarchie peu avenante et quelques banalités sur l'importance de l'éthique dans la profession, la réunion prit fin et nous fûmes libérés. Alors que je regagnais la sortie,

je m'efforçais de mémoriser les visages de ceux qui, comme moi, allaient bientôt plonger au cœur du métier.

## **2 septembre**

Fatiguée par la courte nuit que je venais de passer à me demander comment allait être organisée ma première journée d'action et quelles tâches m'attendaient, j'avais hâte d'entrer enfin dans le vif du sujet et l'excitation qui me tenaillait grandissait au fur et à mesure que les minutes défilaient. C'est donc d'un pas pressé que je me dirigeai vers Edu'Mag et avec fierté que je franchis le seuil de son élégante porte d'entrée en bois de noyer, ornée d'un écusson central qui portait les initiales du magazine. J'empruntai alors un grand escalier en marbre qui conférait au lieu un aspect luxueux et je découvris enfin, avec un plaisir non dissimulé, l'espace de travail qui m'était réservé : un petit bureau d'angle comme j'en avais rêvé sur lequel trônaient un ordinateur flambant neuf, un téléphone blanc à grosses touches et une imprimante dernière génération qui arborait le logo vert et bleu si caractéristique du magazine. Sur la chaise à roulettes tout confort, une jolie mallette noire semblait n'attendre que moi. À l'intérieur, le petit matériel du parfait journaliste.